

HENRY DE MONTHERLANT

de l'Académie française

**Va jouer
avec
cette poussière**

CARNETS 1958-1964

nrf

GALLIMARD

CARDONA. — Que lui dirai-je ?

*CISNEROS. — Songez surtout à ce que vous
ne lui direz pas.*

LE CARDINAL D'ESPAGNE
Acte II, Scène v.

NOTE

En janvier 1965, je lisais sous la plume d'un correspondant belge, inconnu de moi, cette formule : « Je t'ai dit que tout était poussière. » Maintenant je te dis : « Va jouer avec cette poussière. » Cela avait de quoi me toucher. Mais qu'était-ce ? Une citation ? Et, comme il semblait, de source « orientale » ? Je le demandai à mon correspondant. Il me répondit : « Cette phrase est de moi. J'ai trouvé qu'elle résumait bien votre position devant la vie. »

Je le trouve moi aussi. A tel point que j'ai voulu faire, d'un membre de cette phrase, le titre du second volume de mes Carnets.

* * *

Les ouvrages qui ont été composés durant les années où ont été écrits ces Carnets sont :

Don Juan

Le Cardinal d'Espagne

Le Chaos et la nuit

La Guerre civile.

Seules ont été recueillies ici des notes concernant Le Chaos, les notes sur les trois autres ouvrages, qui sont des pièces de théâtre, doivent être recueillies dans le second volume de mon Théâtre (collection de la Pléiade).

M.

1958

« La passion de l'amour est absurde. C'est une fabrication littéraire et ridicule. » Valéry, *Revue de Paris*, avril. Qu'ai-je répété d'autre dans toute mon œuvre?

14 mai 1958. Événements d'Algérie.

Le plus sinistre moment de la journée est celui où j'entends *la Marseillaise* jouée à la radio. J'ai entendu cela déjà en février 34, septembre 1938, septembre 39, juin 40, etc...

Vague et imbécile instant de réconfort en entendant dans ma cour des tapis qu'on secoue et un aspirateur électrique : « La vie continue! » Mais nous savons par expérience que ces bruits sont le fond sonore comme obligé des tragédies. Ici on bat les tapis, et à côté l'on tue.

Les habiles croient qu'on n'est pas aussi habile qu'eux. On le pourrait, mais on ne le veut pas, parce qu'il faudrait les fréquenter.

On me découpe dans un journal des récits sur « les grands imposteurs ». Types qui se sont fait passer, pendant assez longtemps, pour colonels, évêques, médecins, etc... sans être rien de tout cela. C'est très amusant, mais, vite, on songe aux imposteurs de toute nature qui nous entourent dans les salons, les cortèges officiels, les assemblées graves. Ceux-là véritablement « grands », puisqu'ils ne se sont pas fait pincer.

Nous détruisons nos grands hommes comme nous détruisons nos vieilles cravates, quand ils sont encore bons, quand elles sont encore bonnes : seulement parce que nous les avons assez vus.

Il ne faut pas que la cravate soit de trop bonne qualité

parce qu'alors elle durera trop longtemps, et nous la jetterons bonne, en étant excédés. Dito pour les grands hommes.

La Rose de sable. Les caresses demandent qu'on en écrive avec une extrême précision. Sinon, gare à la mauvaise littérature!

Il m'est impossible de voir les grands événements contemporains, et les hommes qui y sont mêlés, autrement qu'avec un recul de deux cents à deux mille ans qui les met tout de suite dans l'Histoire, et dans l'Histoire ils deviennent tout de suite *conformes* : tellement semblables à tant d'autres événements. Leur personnalité s'efface, et avec elle leur percussion. Je me dis d'eux ce que je me disais sous les obus de 1940, ayant connu ceux de 1916-1918 : que c'était toujours trop la même chose. De là un certain dédain pour ce contemporain conforme.

Dans l'ordre scientifique il y a des nouveautés. Dans l'ordre politique il n'y a que des vérifications.

Dans un salon, au milieu de dix personnes, une femme est assez monstrueusement mal élevée pour vous demander si vous avez des enfants naturels, combien vous en avez, y revenir avec insistance, le ton de la demi-plaisanterie étant censé être suffisant pour faire passer la goujaterie. Comme vous ne voulez pas dire à la personne ce que vous pensez d'elle, la maison étant en principe une maison « amie », vous répondez n'importe quoi, adoptant vous aussi le ton de la demi-plaisanterie. Ensuite la personne répandra que vous lui avez dit que vous aviez une fille, que vous ne l'aimiez pas, que sais-je, et c'est vrai, vous le lui avez dit, il y a des témoins.

Il y a ceux qui n'ont pas bonne conscience. Il y a aussi ceux qui croient qu'il faut avoir bonne conscience, mais le croient pour des motifs aussi impurs que ceux de leur mauvaise conscience (26 août 1958).

J'ai par moments l'impression que les événements d'Algérie seraient justifiés, en même temps que *détruits*, si un écrivain français tirait d'eux une grande œuvre, français parce qu'il n'y a qu'un Français (ou un musulman) pour sentir la chose.

Mais de cela il y a peu de chances; au train où va le monde d'aujourd'hui, l'événement est trop près ou sera trop loin. Pour détruire les événements d'Algérie, il suffira de laisser faire le temps.

Comme il arrive qu'un prélat très humble de cœur exige en tyran que lui soient rendues les formes du respect, qu'il juge qui s'adressent en lui à Dieu, de même un clerc foncièrement indifférent, et même hostile, aux vanités et aux choses du siècle, pourra exiger le respect, et d'aventure avec hauteur et insolence, en telle occasion où il lui paraîtra que ce respect lui aura été refusé par quelque *homunculus* d'action (10 septembre 1958).

La plus sûre façon de se guérir d'un de ses défauts est de le voir chez un autre.

« L'encre est devenue dangereuse dans une époque où le moindre signe risque de mal signifier. C'est pourquoi je me repose chez mes amis M., au-dessus de Villefranche, dans la fatigue d'un métier manuel (poteries) qui n'exige de nous rien d'autre qu'une besogne bien faite. » Cocteau, *Arts*, 19 novembre 1958.

Dinant chez Colette, en 1943, Cocteau me disait : « Je n'ai de lecteurs que piégés. »

M. B., retraité à la campagne, n'avait d'autre passion et occupation que la pêche : il y consacrait les après-midi entières; les pêcheurs à la ligne sont des contemplatifs inemployés. Mais, quand il rapportait du poisson, cela embêtait sa femme, parce que le dîner était prêt, et que cela faisait de l'en-trop : on donnait le poisson au chat. Le chat disparut, de sorte que désormais on jeta le poisson. Cependant M. B. continuait de pêcher. Il ne pêchait pas pour le poisson, il pêchait pour s'amuser.

« Je m'éveille pour faire ma tâche d'homme » (Marc Aurèle). Qu'est-ce que c'est que cela, une tâche d'homme? Un homme intelligent ne considère pas qu'il a une tâche. Il ne pêche pas pour le poisson; il pêche pour s'amuser.

Opinions politiques.

Une demoiselle jeune, midinette : « Je voterai pour

de Gaulle. Pauvre vieux! On l'a ramené de Colombey, on l'a empêché de soigner ses poules. A son âge! »

Un monsieur : « J'ai des amis qui connaissent de Gaulle. Il paraît qu'il est grossier, qu'il dit « merde » tout le temps. Ça doit être un lapin. Je voterai pour lui. »

(L'authenticité de ces deux paroles est garantie.)

Pour moi, j'ai dû renoncer à lire les journaux, à cause des sigles, que je ne me rappelle jamais : tous les jours à résoudre des rébus, cela n'est pas possible. Ayant cessé de lire le journal, je ne peux plus avoir d'opinions politiques. C'est pourquoi je n'ajoute rien de personnel aux deux opinions précitées.

(Je ne lis pas les journaux français, mais je lis assez souvent les journaux anglais, qui donnent une idée que je crois exacte de la situation véritable de la France dans le monde. Et je lis quelquefois les journaux italiens, qui ne risquent pas de m'agacer puisque je ne sais pas l'italien.)

Quand je regarde en arrière, effaré tantôt par mon imprudence, tantôt par ma pusillanimité. Comme j'ai eu raison d'oser! Comme j'ai eu raison de ne pas oser! Comme a eu raison ce flux et reflux sur la grève!

Jeune, je me montais la tête sur la perfidie, en songeant à la Renaissance italienne. Puis, à mesure que je vivais, entouré de la perfidie ou du moins du caractère « planche pourrie » des êtres, j'ai appris à trouver vulgaire la perfidie, ou puérite quand elle est « pour le plaisir ». (« Le roi Ferrante joue avec sa perfidie comme un bébé joue avec son pied. ») La perfidie a besoin d'être criminelle pour n'être pas sordide. (18 septembre 1958).

Il arrive que la haine se camoufle en sottise. On feint de ne pas comprendre, pour n'avoir pas à louer.

Je respecte vivement, bien entendu, le courage de l'homme politique qui s'expose avec désinvolture à être assassiné. J'ajoute cependant la phrase que je prête à mon Don Juan obsédé par les femmes : « Il n'y a pas besoin de courage quand on est soutenu par une passion. » Et le goût du pouvoir est, certes, une passion.

Ma langue dans sa paume creuse et salée comme une grasse plante de mer. Je songe à ce barbu qui, dans un fond de coupe grec, témoigne avec emphase de son plaisir, tandis qu'un lièvre lui lèche le creux de la main.

L'homme marche entre deux rangées d'Idées-toutes-faites, semblables aux rangées de statues colossales entre lesquelles on marche dans les temples d'Égypte : l'idée-qu'il-faut-avoir-de-telle-politique, l'idée-qu'il-faut-avoir-de-tel-groupement-humain, l'idée-qu'il-faut-avoir-de-telle-religion, etc. Il peut, à ses risques et périls, s'abstenir d'adorer ces idoles. Il ne peut pas les blasphémer.

Ces idoles, aujourd'hui, ont souvent sur leur visage un air d'« amour ». Mais elles portent un second visage, par derrière, — d'ordinaire une sorte de tête de buffle effrayante. Sur leur masque d'« amour » et sur leur masque effrayant, il y a toujours, en outre, un air de stupidité, qui authentifie leur caractère divin. Les Idées-toutes-faites sont ces mêmes Idées-bêtes sur lesquelles j'ai écrit dans *L'Équinoxe*, il y a vingt ans.

Je ne crois pas qu'elle soit méchante, mais elle recèle tous les dangers de l'innocence.

La douleur des jouisseurs vieillissants témoigne pour leurs jouissances, non contre elles.

Tout se fait par la force, et chacun le sait, mais il y a un pays où le mot « force » ne peut pas être prononcé sans risque.

La peur d'être dupe finit pas nous mettre dans le même état d'infériorité où nous serions si nous étions dupes.

Dites-le avec des fleurs.

On prend le manque de jugement, on y ajoute le manque de caractère, et on a la mode. Il n'y a rien de plus abject.

J'aime beaucoup ces tout petits traits, en apparence mesquins, et qui sont significatifs des plus grandes choses.

On avait vu disparaître les poignets « mousquetaire », les cols empesés, les chapeaux, les souliers pointus. On croyait naïvement à un progrès de la *raison*, qui se débarrassait enfin d'objets inutiles, ou incommodes, ou irrationnels et

malfaisants. Trente ans passent et tout cela reparaît. La raison? Il ne s'agissait que de mode.

La grimace exclue de ma vie, toute ma vie.

Cette antique chez vous, dont on flaire qu'elle est fausse. C'est comme une femme dont on flaire qu'elle vous trompe. L'une et l'autre, comment l'aimer à fond?

Port-Royal. — J'ai fait passer de la poussière des vieux livres à l'attention de mes contemporains beaucoup de nobles paroles où s'exprime le meilleur d'une religion. Et en cela j'ai bien mérité de l'Église, quoi qu'elle pense de moi, et quoi que je pense d'elle.

Ces hommes de pouvoir en qui il n'y a d'admirable que leur art de parvenir (Pompée?).

Cruelle énigme.

J'ai souvent cité ce vieux texte arabe que le lion, à mesure qu'il va, efface avec sa queue la trace de ses pas.

Mais avec quoi efface-t-il les traces de sa queue?

Tous les devoirs insensés (dénusés de sens) et inutiles que se créent les hommes, par routine, par fanatisme, par désœuvrement, et par vanité.

Les gens importants avec qui nous sommes en affaire, nous fermons quelquefois les yeux sur leurs friponneries à notre préjudice, comme Stendhal dit qu'il est de bonne politique de se laisser voler un peu par ses serviteurs.

La sociabilité est moins de se frotter aux autres que, dans toute affaire, de se mettre à la place des autres, ou pour que l'affaire tourne plus humainement, ou seulement pour aider à leur commodité.

Les obscurs.

Un livre d'Azorin, auteur espagnol inconnu en France, mais célèbre en Espagne, et depuis longtemps (Azorin a plus de quatre-vingt-dix ans), livre traduit en français, entre les deux guerres, sous le titre *Espagne*, est une œuvre très

prenante pour qui aime l'Espagne, et aussi pour celui qui aime *les obscurs* (je vais m'expliquer). Ce livre est une série de portraits de petites gens d'Espagne : paysans, petits marchands, petits fonctionnaires. Azorin y montre l'essence de l'Espagne chez ces *obscurs*, et ajoute d'ailleurs que cette vertu de simplicité — car il faut bien dire que c'est là la caractéristique de l'obscur — ne sera bientôt plus qu'un souvenir en Espagne.

Depuis trente ans, un des traits rapportés par Azorin m'est resté dans le cœur. Azorin interroge un paysan : « Combien est-ce que tu les vends, tes olives ? » — « Je prends ce qu'on me donne ¹. »

Au hasard de la mémoire, je trouve moi-même ceci. Je parle à un garçon d'une quatorzaine d'années, dans un *pueblo* perdu : « A quoi il travaille, ton père ? » — « Il travaille sur les routes. » — « Mais quelle sorte de travail ? » — « Il donne des pierres à un autre. »

L'obscur n'est pas un arriéré, c'est un primitif. Ce n'est pas un simple d'esprit, c'est un simple.

Je ne présente pas l'*obscurité* comme un idéal. D'abord parce que je me ferais arracher les yeux par les Français de 1958. Aussi parce que je louais la *promotion* à un moment où elle n'était pas dans l'air : cf. ma préface de 1933 à une réédition de *La Relève du matin*, où je m'émerveille du petit garçon, fils de concierge, ou cela à peu près, qui potasse son latin dans la loge parentale, et où je dis que c'est cela qu'il faut.

J'ai vécu beaucoup parmi les obscurs. A la guerre, où je suis resté « seconde classe » à cause d'eux. Plus tard, dans ma période méditerranéenne et africaine de 1925 à 1935. Ce sont eux la sorte d'êtres qui est selon mon cœur. Pour eux mon respect, et le pli le plus ferme de ne pas abuser d'eux, et de les aider quand cela se trouve.

Que penserait Tolstoï, aujourd'hui, de l'obscur russe évolué ? Mais, ceux qu'il a aimés, ce sont les obscurs à l'état pur, toute son œuvre en témoigne. Et c'est une des raisons pourquoi, elle, je l'ai aimée.

Voyez l'admirable nouvelle, *La mort d'Ivan Iliitch*. Tous les personnages sont dépeints comme atroces, atroces aux yeux du héros, atroces aux yeux de l'auteur : la femme d'Iliitch,

1. Il paraît cependant qu'il y a une trentaine d'années encore, dans notre Midi, cette réponse n'était pas rare.

sa fille, les médecins, les collègues du ministère. Tous atroces sauf deux : le petit collégien, fils d'Iliitch, auquel celui-ci ne pense qu'avec pitié, et le moujik-serviteur Guerassim, dix-huit ans, que le héros traite avec affection, sinon avec tendresse. Les deux obscurs du livre : l'un par son âge, l'autre par sa condition sociale.

— « Combien est-ce que tu les vends, tes olives? » — « Je prends ce qu'on me donne. »

Littérateurs français, mes confrères, souvenez-vous bien! Il s'agit moins de faire des volumes, que de faire du volume.

Je ne me souviens pas des œuvres que j'ai écrites, mais j'ai la connaissance que je les ai écrites, et cela me suffit. Je ne me souviens pas des sensation voluptueuses que j'ai eues, mais j'ai la connaissance que je les ai eues, et cela me suffit.

Au collègue, les garçons qui n'avaient rien à se reprocher se dessinaient des cernes au crayon, pour faire croire qu'ils étaient des « noceurs », et les garçons qui avaient une vie irrégulière mettaient de la craie sur leurs cernes, pour faire croire qu'ils avaient une vie innocente. Hommes, il y a encore ceux qui cherchent à faire croire qu'ils sont mystérieux, et ceux qui cherchent à faire croire qu'ils ne sont pas mystérieux.

« Ah! me dit-il avec mépris, tu parles comme Ménippe. » Ménippe, je le sais, dit beaucoup de bêtises. Mais, si je dis ce qui est, peu m'importe de parler comme Ménippe, qui a peut-être dit une fois ce qui est, parmi ses bêtises.

Les gens aiment tellement le lieu commun que, si un Français que vont fusiller des Français ne criait pas « Vive la France » et ne refusait pas de se laisser bander les yeux, on l'accuserait, si j'ose dire, de manquer de savoir-vivre.

Les femmes et les mourants vous téléphonent pour ne rien vous dire.

En toute affaire, il ne faut jamais perdre de vue qui est le demandeur.

L'art de vivre en société est l'art de donner aux gens le sentiment qu'ils existent pour vous, ou seulement qu'ils existent.

Un garçon de dix-sept ans, de la « bonne bourgeoisie », est envoyé par ses parents — seul — chez le célèbre psychiatre, qu'il rencontre pour la première fois. « Alors, tu as des ennuis? » demande le célèbre psychiatre. « Et toi? » répond le garçon. L'insolence des adolescents m'agace, bien sûr. Mais celle-ci me ravit, si foudroyante, et si fondée.

Le sel de la terre est le plaisir qu'on éprouve à faire plaisir à quelqu'un.

« J'ai soixante-dix ans, sans en avoir l'air », me dit-il. Il a l'air d'en avoir soixante-seize ou dix-sept.

Les hommes passent, l'homme reste. Je ne m'occupe que de l'homme.

— En quoi êtes-vous qualifié pour parler de l'éducation?

— En quoi suis-je qualifié pour parler de la vie conventionnelle dans *Port-Royal*, du gouvernement de l'État dans *Le Cardinal d'Espagne*, et des sentiments que provoque la grossesse dans *La Reine morte*?

Que de temps les gens perdent à chercher à se faire aimer! J'ai écrit je ne sais où : « Être aimé est un état qui ne convient qu'aux femmes, aux bêtes, et aux enfants. »

Adolescent pré-délinquant devant le concile des psychiatres : un tiers de dissimulation, un tiers de mensonge, et un tiers de littérature.

Les grandes vacances de la disgrâce.

Je ne m'intéresse qu'à une morale qui a été vécue. Ma morale a été vécue. Prêchée? Non pas prêchée, mais *exposée* dans le désert, je veux dire dans l'indifférence générale. Ce qui concilie admirablement l'idéalisme (faire profiter le monde de ce qu'on croit être la vérité) et le réalisme (« Si ta bouche contient une vérité, garde ta bouche close. » Proverbe égyptien.)





HENRY DE MONTHERLANT

Essais

LA RELÈVE DU MATIN
AUX FONTAINES DU DÉSIR
UN VOYAGEUR SOLITAIRE
EST UN DIABLE
MORS ET VITA
SERVICE INUTILE
L'ÉQUINOXE DE SEPTEMBRE
LE SOLSTICE DE JUIN
TEXTES SOUS UNE OCCUPATION
CARNETS 1930-1944
VA JOUER AVEC CETTE POUSSIÈRE
Carnets 1958-1964

ESSAIS

(1 vol. Bib. de la Pléiade)

Sur Henry de Montherlant et son œuvre :

Michel Mohrt - MONTHERLANT, HOMME LIBRE
Michel de Saint-Pierre - MONTHERLANT,
BOURREAU DE SOI-MÊME
J. de Laprade - LE THÉÂTRE DE MONTHERLANT
Jeanne Sandelion - MONTHERLANT ET LES FEMMES
J.N. Faure-Biguet
LES ENFANCES DE MONTHERLANT
Henri Perruchot - MONTHERLANT